

PRESSE //
CHARLOTTE SEIDEL

Pauline Chevallereau, *Macparis Printemps 2023 en images : la Foire d'art contemporain revient à Paris*
<https://www.arts-in-the-city.com/2023/05/31/macparis-printemps-2023-en-images-la-foire-dart-contemporain-revient-a-paris/>
 31 Mai 2023

FRANÇAIS | ENGLISH


Consultez le magazine

Recevez les bons plans






Macparis Printemps 2023 en images : la Foire d'art contemporain revient à Paris

Bastille Design Center
Du 30 mai au 4 juin 2023



La Terre pourrait être bleue comme une orange dans un poème de Paul Eluard ou bien parfaitement ronde comme le préférait déjà Aristote. Elle serait même totalement plate selon certains. Face au modèle de la pensée unique, **macparis** est une piqûre de rappel sur le pouvoir de l'art dans nos sociétés et son devoir d'offrir de nouveaux horizons, des sujets à réflexion, de la matière à penser. Le salon contemporain balaise ici joyeusement nos certitudes en réunissant 20 artistes aux univers singuliers, triés sur le volet parmi 2000 candidatures pour nous garantir la plus belle des manifestations. Nous veignons ainsi au cœur des illustrations surréalistes et des Paradis perdus d'Alain Fabrelet avant de tomber nez à nez avec les voluptueuses sculptures de Julia Huteau. Nous poursuivons notre chemin dans les profondeurs du Bastille Design Center et retrouvons les curieuses installations de Florent Pouspouneau, des structures filaires en acier garnies de guillemets roses à l'image du conte d'Hansel et Gretel. Entre les toiles monochromes de Nicolas Kuligowski et les feuilles d'or de Charlotte Seidel, cette édition printanière nous propose ici une nouvelle grille de lecture de l'art contemporain pour concevoir le monde autrement.

[Découvrez notre vidéo ici](#)



BASTILLE DESIGN CENTER
 Du 30 mai au 4 juin 2023
 74 boulevard Richard-Lenoir, 75011 M^e Richard-Lenoir (5)
 Mar. 14h-22h, du mer. au sam. 11h-20h, dim. 11h-19h
 Entrée libre sur réservation sur le site macparis.org

Suivez-nous !

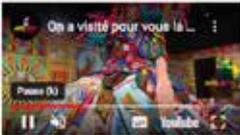


ACTUELLEMENT DANS VOS KIOSQUES !



ABONNEMENT
OFFRE COGNALE
LE MAGAZINE
VOUS AVEZ UN CODE ?
GÉNÉRER VOTRE ABONNEMENT !
FAITES UN DON

De la visite pour vous là...



Spectaculaire ! Dolce&Gabbana réalisent le défilé de leur vie au Grand Palais

NEWS

- Alma Simone en choccase au Petit Palais : quand les ténors rencontrent la lumière
- Simetra Neto transforme le Bon Marché en jardin d'Eden
- Nos images du T-Rex de Paris !
- La Nuit des fous au Musée du Louvre : une nuit unique dédiée pour l'exposition Figures de Fou
- Ramasse le Panthéon !
- Le Noël merveilleux de la monnaie de Paris
- 8ème édition de La Nuit au Panthéon, quand l'Histoire se fait noctambule
- Premier dimanche du mois : 7 expositions exceptionnellement gratuites

[Plus de news](#)

Rejoignez-nous sur YouTube !



TOP 10 DES INTERNAUTES

1. Le Top des plus belles expositions à voir à Paris
2. Exposition : Kandinsky et la musique, l'art en...
3. l'exposition David Heckey à la Fondation Louis Vuitton
4. 10 spectacles enfants pour des sorties en famille...
5. Vacances de Noël : 10 expositions pour toute la famille !
6. Les expositions ouvertes le 1er janvier !



Albert Manguel:
La Femme blonde
1978
huile sur toile,
Paris
Centre Pompidou,
MNAM CC0

Olivier de Champris, *Les micro-phénomènes de Charlotte Seidel*

<http://www.lacritique.org/article-les-micro-phenomenes-de-charlotte-seidel>

15 Juin 2019

lacritique.org

NEWSLETTER [] OK RECHERCHER [] OK

ÉCARTS	CHRONIQUES	PERSPECTIVES	ÉDITION
NÉCESSITÉS	CHRISTIAN BOLTANSKI	PIERRE COULIBEUFE LES GUERRIER DE LA BEAUTÉ	PINA BAUSCH UN LIVRE ^{NEW}
PRÉCIPITÉS	CORINNE MERCADIER AU SALON H	MARTINE ABALLEA	ODYSSEUS
PRÉTEXTES	SMITH	JEAN-BAPTISTE CRABBE	YES TRÉMORIN EVA
TACTIQUES	AKAA (ALSO KNOWN AS AFRICA)	BRUNO NOUBRY	LA BESOGNE DES IMAGES
LACUNES	ANABELLE HUNOT		

SMITH

QUI SOMMES NOUS ? | LES AUTEURS | LES PARTENAIRES

Accueil du site > Écarts > Perspectives > Les micro-phénomènes de Charlotte Seidel

Les micro-phénomènes de Charlotte Seidel

■ samedi 15 juin 2019, par Olivier de Champris



Non pas les vies minuscules des murs et des surfaces mais les phénomènes ordinaires de la vie humaine, ou plutôt les micro-phénomènes, voici ce que Charlotte Seidel affectionne le plus : scruter, analyser, contempler ce que personne ne voit, pour la simple raison que, pour la plupart des gens en tout cas, il n'y aurait, il n'y a rien à voir.

..., 2012 –2016 livre, impression numérique, reliure artisanale, 25 x 18,5 x 7,5 cm Vue de l'exposition „Economie de la tension“ au Parc Saint Léger, 2016 Photo : Emile Ouroumov

Voir en ligne : <https://www.instagram.com/charlotte...>

C'est aux plus petits événements du monde qu'elle s'intéresse, nous rappelant la question des petites perceptions de Leibniz face à l'aperception selon Kant. Cela nous donne des vidéos, des photos, des monotypes et des installations proprement confondantes. Regardez la goutte d'eau qui par débordement et par capillarité va passer d'un verre à l'autre, prenant le temps d'une vidéo de 3 minutes 55.

Ou encore les traces d'oxydation laissées par des pièces de monnaie sur une feuille. Une page minimale, non pour *fiduciariser* l'espace, mais pour exalter le temps. Autre mini installation : un escabeau dans un coin ! Le spectateur découvre une minuscule inscription dans l'angle de la voûte : "pluie d'été sur asphalte". Encore une histoire d'eau, peut-être une infiltration au sous-sol (?), mais seulement si vous avez levé le nez ... et grimpé sur l'escabeau !

Phénomène sublime par excellence : les résidus secs déposés par l'eau de Lourdes évaporée en quelques longues semaines sur une authentique cloche de verre artisanale. Mais l'art ne peut y voir que du feu. L'essence au-delà des sens. Car c'est par l'eau (du baptême) que naît la foi. Mais, aujourd'hui, qui le sait ? Charlotte, elle, le sait : elle met le doigt sur l'essentiel, l'invisible qui se rend présent. Le regardeur pourra témoigner : aussi sec le phénomène retombe ! Circulez y'a rien à voir ! Lourdes c'est à croire, et pour ce faire, il faut boire ! Boire à la source du phénomène, pour atteindre, non plus à l'apparition, mais à la contemplation. Par sublimation. L'atelier n'est pas un laboratoire de chimie : il est la chambre de naissance, le lieu du travail, où naît la vie. L'œuvre sera subliminale ou ne sera pas.

Charlotte Seidel révèle le sens des petits riens de l'existence. Déjà, elle avait fait une œuvre dans l'épaisseur de feuilles, à l'interstice, dans l'écart de deux éditions de *l'Histoire de l'art* de Gombrich : la marge fait l'œuvre. Déjà, avait-elle chauffé un siège du Musée Nissim de Camondo du fait, du seul fait d'un anonyme précédent occupant... et elle le fait encore. Finalement, et tout en restant dans le champ de la conscience, ne nous offre-t-elle pas une tentative de métamorphose de l'espace en temps, de translation de l'apparence vers un autre réel ? Ainsi nous mène-t-elle plus loin vers les profondeurs de l'être, à la recherche de la fine pointe des phénomènes contingents, comme si l'ordinaire du monde devait révéler une vérité supérieure.

haut de page

CLIQUEZ >> ZOOEZ

VOIR AUSSI ...

« PINA BAUSCH » UN CÉNOTAPHE D'IMAGES VIVANTES POUR LA CHORÉGRAPHE

Depuis près de trente ans Laurent Philippe photographie la danse au plus près des danseurs, avec (...)

PLANÈTE CUSSOL

Eponyme est un ouvrage publié aux éditions amac, en écho à l'exposition de Béatrice Cussol Attends, (...)

HOPE, NATALYA REZNIK,

Un hommage artistique à une famille de l'Oural à travers sa grand-mère et sa mère par la (...)

UNE CARTOGRAPHIE DU TECHNO-ART, LE CHAMP DU NON-SYMBOLIQUE

A fur et à mesure que nous avançons, pour le meilleur et pour le pire dans le XXI^e siècle, c'est (...)

DE NOUVELLES ENQUÊTES DOCUMENTAIRES SELON DANIELÉ MEAUX

A partir de son expérience des formes paysagères différentes en photographie, Danièle Meaux (...)

UNE LÉGÈRE GRAVITÉ

Eric Nivault, peintre autodidacte, né en 1958, transfigure les cartons qu'il glane pour les (...)

PARTENARIAT

Cliquez visitez tez

Maelle Galerie

James Casebere

TURBULENCES

Édition#2
Déc2019
Mar2020

www.maellegalerie.com

SB, *Nice Salon Camera Camera à l'Hôtel Windsor Festival OVNi 2018*
<http://www.nicerendezvous.com/2018112313595/nice-salon-camera-camera-a-l-hotel-windsor-festival-ovni-2018.html>
23 Novembre 2018



Accueil Actualités Histoire Identité Visites Villes & Villages Adresses

Les actualités de Nice et de la Côte d'Azur



Rechercher sur le site

Go

Tags

- Alpes Maritimes
- Antibes
- Cagnes
- Cannes
- Carnaval
- Comté de Nice
- Corse
- Garibaldi
- Grasse
- Haut-Pays
- Mandelieu
- Menton
- Monaco
- Mougins
- Nice
- PACA
- Provence
- Recette
- Restaurants
- Riviera Côte d'Azur
- Sophia Antipolis
- Var
- Vence
- Vidéos

Vous êtes ici : Cuisine, Gastronomie



23
NOV
2018

Nice Salon Camera Camera à l'Hôtel Windsor Festival OVNi 2018

Catégorie : Cuisine, gastronomie Écrit par SB



Rechercher un
hôtel

La Lettre de
NiceRendezVous

Actualités, éphémérides, recettes
de cuisine, photos, événements...

Inscrivez-vous :

Dans le cadre du Festival OVNI, le salon d'art contemporain et d'art vidéo Camera Camera revient les 24 & 25 Novembre 2018 à l'Hôtel Windsor.



HÔTEL WINDSOR NICE - L'hôtel Windsor accueille 22 galeries françaises et internationales qui viennent présenter leurs expositions collectives ou personnelles d'artistes contemporains et de vidéastes dans les chambres. D'une chambre à l'autre, les propositions des 22 galeristes et leurs artistes embarquent le visiteur dans des environnements spirituels et lyriques, féminins et intimes, radicaux et

apocalyptiques.

Dans le hall d'entrée, c'est l'exposition de Jean Dupuy qui vous accueille avec malice et humour, tandis que dans le restaurant les livres brûlent dans la cheminée, transformée par Pierrick Sorin. Au cinquième étage, les abeilles vivantes d'Emma Picard construisent des Beexels, tandis qu'ENTRE I DEUX nous fait une proposition aquatique dans le hammam. L'espace Zen est un endroit propice pour apprécier la sélection de vidéos des Amis du Palais de Tokyo. L'ensemble de la foire stimule la curiosité et donne envie d'explorer chaque recoin de l'hôtel Windsor.

Un jury de professionnels présidé par Caroline Bourgeois (commissaire coll. Pinault), composé Chiara Parisi (commissaire), Gilles Fuchs (Président de l'association pour la Diffusion internationale de l'Art français), Philippe et Karine Journo (collectionneurs), et Jean-Claude et Françoise Quemin (collectionneurs) remettront les "Suspenses" (prix de la meilleure vidéo et prix du meilleur projet en chambre), tandis que l'artiste Ben décernera son coup de cœur vidéo.

L'hôtel Windsor est réputé pour sa collection de "chambres-œuvres" initiée depuis 30 ans. Expositions et événements s'y succèdent tout au long de l'année, s'inscrivant dans l'histoire artistique de Nice.

Salon Camera Camera

Samedi 24 & dimanche 25 Novembre 2018

Hôtel Windsor

11 Rue Dalpozzo

06000 Nice

Galleries Participantes Camera Camera 2018 :

22.48M2 - Paris - Emilie Brout & Maxime Marion , Air Project - Genève - Romain Vicari, Analix Forever - Genève - Raymundo / Andreas Angelidakis, Galerie Charlot - Antoine Schmitt - Paris, Galerie Claire Gastaud - Clermont Ferrand - Samuel Rousseau, Galleria Continua - San Gimignano / Beijing / Les Moulins / Habana - Sislej Xhafa, DIX9 Hélène Lacharminoise - Paris - Marco Godoy, Dohyang Lee - Paris - Violaine Lochu / Clarissa Baumann / Jenny Feal / Charlotte Seidel / Jin Ham / Sun Choi / Elisabeth S. Clark / Rohwajeong / Marcos Avila Forero / Paula Castro, Double V - Marseille - Ugo Schilavi / Sylvain Couzinet-Jacques, Dupré & Dupré - Béziers - Patrice Barthès / François Vogel - Espace à VENDRE - Nice - Louis Jammes / Maxime Duveau, La Ferronnerie Brigitte Negrier - Paris - Laurent Fievet/ Sanna Kannisto / Frédéric Coché, H Gallery - Paris - La Cellule (Bequemin & Sagot), Galerie Eva Hober - Paris - Pauline Bastard, Galerie Eric Mouchet - Paris - Pierre Gaignard / Louis Cyprien Rials / Capucine Vever , Moving Art - Nice - Fabiana Cruz / Beatriz Moreno / Anne-Sophie Viallon, Galerie PACT - Paris - Sarah Meyohas, Galerie Porte-Avion - Marseille - Alexandre Gérard, Sintitulo - Sébastien Arrighi - Mougins, UN-SPACED - Paris - Anne-Valérie Gasc, Eva Vautier - Nice - Pauline Brun, Véronique Smaghe - Paris - Raymond Hains / Eric Michel

Nom

E-mail

KZC

JE M'ABONNE

En cliquant sur le bouton ci-dessus, vous déclarez accepter notre [Politique de protection des données personnelles](#)

Traducción de Guillermo Vargas Quisoboni, *Le temps des pommes*
<https://revistalupita.art/expo/le-temps-des-pommes/>
 Octubre 2018

LUPITA

Arte de América Latina en Europa

Actualidades

Archivo de exposiciones

Archivo de noticias

Archivo de libros

Mapa de lugares

Notas de campo

Acerca

Buscar ...



Lupita 2014 - 2018
 ISSN 2033-6797

Le temps des pommes



Vista general de la exposición. Cortesía de Elé 18

El título de la exposición "Le temps des pommes" se refiere a la canción "Le temps des cerises", escrita por Jean Baptiste Clement (1836-1903) en 1867. Esta canción habla del verano, de la belleza de la naturaleza y de la nostalgia por el tiempo perdido. Se le asocia además con la Comuna de París, debido a que su autor participó en ella. "Cambiar el mundo, cambiar la vida para la felicidad de todos" era el sueño de los que participaban. Para la exposición Le temps des pommes, los artistas reflexionan desde el pasado hasta el presente sobre el mundo y la historia social, política, económica e ideológica, al tiempo que realizan un análisis visionario.

Nacido en 1981 en París, Louis-Cyprien Rials estudió teatro en Francia antes de descubrir la fotografía en Japón, donde vivió durante varios años. Es el ganador del Premio SAM PROJECTS 2017. Su trabajo refleja, a través de fotografías y vídeos, un mundo sin humanos. Todo lo que queda son las formas y los paisajes que generan desorientación y contemplación. A través de la exploración de posibles representaciones de paisajes procedentes de muestras microscópicas o de imágenes de satélite, de los que altera su escala, ofrece al espectador un espacio tan libre para la imaginación como para las paréidolias. En este universo del ser olvidado y marginado, la documentación de una escenografía abandonada, de monumentos - naturales o no - de ruinas, de huellas inscritas en la geografía, revela una parte de la humanidad vista a través del prisma de su ausencia.

Marcos Ávila Forero (nacido en 1983, en París) se graduó en 2010 en la Ecole Nationale Supérieure des Beaux-Arts de París y fue invitado en 2017 a la Bienal Viva Arte Viva de Venecia (57ª edición) por la curadora Christine Macel. En palabras de la comisaria Daria de Beauvais: "a través de vídeos, frescos, performances o instalaciones, las obras de Marcos Ávila Forero parecen evocar siempre una situación fuera de cualquier contexto: la de un encuentro, una historia o un viaje de las que ha de conservarse una huella. Sus micro-ficciones hechas de ladrillos y cemento no pretenden tanto demostrar o documentar como generar una colusión paradójica entre tiempos y lugares a los que todo parece oponer. La riqueza y la poética de la obra se nutre de la frecuentación y el desborde de las fronteras..... En una era de desmultiplicación y desmaterialización de los flujos, Marcos Ávila Forero reintroduce los movimientos y las migraciones en su duración y materialidad, restaurando su significado y sustancia que con demasiada frecuencia se descuidan.... El ser humano, al que el artista coloca en el centro de su obra, es paradójicamente el que espera en los márgenes, esperando sin cesar el momento oportuno para dar el paso".

Informaciones prácticas

o Fecha: 15/09 - 06/10/2018

o Lugar: Elé 18



Artistas:

- o Afour Khizome
- o Charlotte Seidel
- o Jerry Feal
- o Kihoon Jeong
- o Louis-Cyprien Rials
- o Marcos Ávila Forero
- o Paula Castro
- o RohwaJeong
- o Sun Chul
- o Yengachi

Enlaces de interés

- o Página de la exposición

Compartir:



Jenny Feal nació en 1991 en La Habana, Cuba y obtuvo una maestría de la Ecole Supérieure des Beaux-Arts de Lyon en 2016. Ese mismo año fue galardonada con el Premio Renaud por su instalación Te imaginas. Para ella, los objetos forman parte de nuestra vida ordinaria y dan testimonio no sólo de un viaje físico o funcional, sino también de un viaje simbólico. A través de su trabajo, se apropia de objetos que tienen vida propia y se inscriben en un contexto específico. A través de su reproducción o desplazamiento, las sensaciones de distancia y extrañeza son provocadas en el espectador. La sutil frontera entre lo íntimo y lo colectivo se establece mediante la introducción de temas y objetos cotidianos banales cargados de varias dimensiones: simbólica, histórica, social y política. Cuba es para la artista un referente y una fuente inagotable.

Sun Choi, nacido en 1973, vive en Seúl, Corea del Sur. Se graduó de la Universidad Hongik en Seúl en 2003. Ganó el Grand Prix du SongEun Award en 2013. Para Sun Choi "el artista se plantea preguntas vagas sobre el arte." Por ello se ha esforzado en aclarar estas cuestiones y ponerlas en práctica. Dejando atrás la irracionalidad histórica del arte contemporáneo coreano, que incluso se extiende a su propia época, le resulta difícil entender qué es el arte y qué debería llamarse artístico. Delante de la ola creada por la concepción occidental del arte, piensa que la miseria de la realidad que usted y yo podemos testificar es paradójicamente una cuestión artística. Hay dos factores contradictorios, que existen al mismo tiempo en su "obra" que se presenta como arte: lo visible y lo invisible, lo material y lo inmaterial, lo claro y lo oscuro, lo artístico y lo inartístico. Crea obras de arte con la esperanza de que el "arte" desaparezca".



Rohwajeong, formado por Yun-hee Noh (Seúl, 1981) y Hyeon-seok Jeong (Seúl, 1981), es una pareja de artistas visuales de Seúl, Corea del Sur. Más que un dúo, es un ser único e inseparable. Su trabajo observa y destaca relaciones que evolucionan en el tiempo y el espacio y que procuran aprehender eficazmente. En particular, tratan de sondear las relaciones humanas y desmenuzar los conflictos que surgen entre los individuos. Es un intento de alejarse del pensamiento subjetivo y de las miradas violentas que interpretan todos los fenómenos que nos rodean con pereza y a priori. Como resultado, una situación o un estado a veces puede llevar a interpretaciones diferentes en términos de relaciones. En 2019, el dúo participó en la 12ª Bienal de Gwangju, Imagined Borders, en Corea del Sur.

Paula Castro, nacida en Buenos Aires en 1978, vive y trabaja en la misma ciudad. Aborda el dibujo a través de conceptos compuestos de puntos y líneas. Representaciones del reino de lo imaginario y de la mente, el mundo se interpreta como un "cuerpo" de puntos infinitos sobre los que la superficie está en movimiento en el tiempo y en el espacio. Las cosas encontradas (sonidos, fotografías, palabras, lugares) son el punto de partida de sus obras. Las formas y los pensamientos cambian constantemente y se transforman en un conjunto orgánico de líneas y puntos, ideas y conceptos, lugares imaginarios y reales. Sus dibujos son el resultado de una modificación visual o de un encuentro misterioso entre literatura y el trazo.

Charlotte Seidel, nacida en 1981 en Hamburgo, Alemania, vive y trabaja en París. Según Isaline Vuille, esta artista cultiva un arte sensible de lo invisible, lo ausente y lo efímero, interviniendo a menudo in situ de manera poética para magnificar los detalles. Creando pequeñas intensidades que emergen del flujo continuo de eventos e imágenes que nos rodean, Charlotte Seidel toma como material la realidad de la vida, una vida cotidiana a veces banal, historias comunes, de las cuales aísla elementos conocidos pero a los cuales no necesariamente prestamos atención. Invitándonos a observar nuestro entorno con una mirada más atenta, la práctica de Charlotte Seidel compone, pieza por pieza, algo que podría describirse como la poética de la vida cotidiana.

Kihoon Jeong nació en 1980 y actualmente vive y trabaja en Seúl, Corea del Sur. El universo de la obra de Kihoon Jeong describe una actitud/acción única que se resiste a un sistema enorme, grupos estandarizados, una cultura unificada y una regulación forzada. Su trabajo parte de la siguiente pregunta: ¿qué haríamos si no estuviéramos en condiciones de transformar la estructura social y las costumbres a su dimensión colectiva? Jeong se opone a la vanidad, a las cosas descuidadas, a la actividad irregular y a la lógica del mercado al tratar de modificar unidades microscópicas a un nivel parcial y retroceder desde la lógica del poder hacia el interior de la estructura social.

Yangachi nació en 1970 en Busan, Corea del Sur, y tiene una licenciatura en escultura de la Universidad de Suwon y una maestría en artes mediáticas de la Universidad de Yonsei en Seúl. Se interesa en las pantallas, el cine, la vigilancia. El artista acumula episodios, recoge información y la transforma en "signos" para editarlos en secuencia. A continuación, procede a superponer los signos y los coloca en una relación de función explicativa. Yangachi amplía su realidad y sus experiencias y las refleja en la sociedad coreana contemporánea para criticarla.

Afour Rhizome (o A4 Rhizomé o A4rizm) es uno de los nombres de artista elegidos por Kyoo Seok Choi (nacido en Seúl, Corea del Sur, en 1976), graduado de la Universidad de París VIII. Este nombre más bien neutro hace referencia a su obra y a su proyecto de construir un archivo de conocimientos, de obras de arte y de sí mismo. La elección del nombre plantea la pregunta: "¿qué es un artista?" Una de sus obras se llama Dictionary Balls, donde una hoja de papel del diccionario "recuperado" de Le Petit Robert se transforma en una bola manteniendo la visibilidad del número de página, se almacena en un joyero "recuperado" y se presenta. Algunas bolas se venden por piezas con un precio fijado libremente por el comprador, en el mercado de pulgas. Las rutas de estos objetos, los precios de venta, las fechas y lugares de venta, los nombres, las direcciones de correo electrónico del comprador y los detalles de los gastos están documentados. Este documento está integrado en el proceso de esta obra en sí misma y también se exhibe como parte de la obra.

Abierto los sábados de 14h00 a 18h00. Organizado por la Galería Dohyang Lee a propuesta del verano de 1978, con el apoyo de KAMS, Corea del Sur.

Traducción de Guillermo Vargas Quisobani para Lupita

Pierre Hemptinne, *Le Temps des pommes à l'Été 78*

<https://www.pointculture.be/article/focus/le-temps-des-pommes-lete-78/>

26 Septembre 2018

pointculture



Nos partenaires

À propos

Infos pratiques

Mon compte



Art & Culture
L'ESSENTIEL

Ici & ailleurs
AGENDA

Les collections
MÉDIATHÈQUE

Parents & enseignants
ÉDUCATION

Les PointCulture

Articles > Focus > Le Temps des pommes à l'Été 78

Le Temps des pommes à l'Été 78

exposition, art, art contemporain, Bruxelles, collection, Ixelles, galerie d'art, Corée du Sud, Le travail, Le Travail (saison 2018-2019) – Plus

publié le 26 Septembre 2018 par [Pierre Hemptinne](#)



Classé dans

Focus

Arts/Artistes

Partager



ajouter à la liste d'envies

Des œuvres simples et puissantes basées sur des techniques pauvres. Le travail d'artiste rejoint le travail au quotidien, citoyen et anonyme, qui résiste aux identités cloisonnées, et donne sens à ces gestuelles ordinaires. À chanter, seul et ensemble.

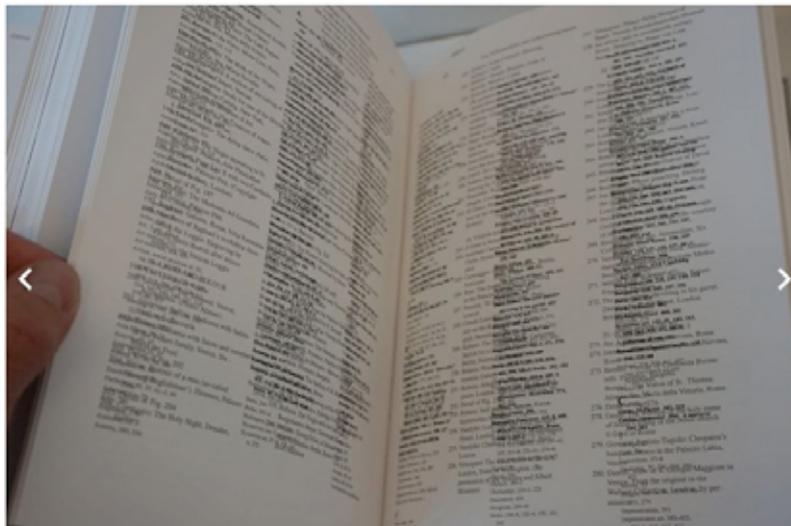
Sommaire

- > Bégaiements d'histoire de l'art et l'image du vent
- > Faire et défaire
- > L'art des petits gestes et leurs formes de vie, à la sauvette
- > Assise intime et écriture de chaise
- > Chanson des pommes intersubjectives

La pièce est blanche, mais le white cube n'est pas régulier, il dévie, installe une tangente discrète. C'est presque une galerie d'art, mais avec des portes que l'on imagine donner sur d'autres pièces de vie, et des radiateurs apparents qui confèrent à l'ensemble plutôt l'identité d'un volume pris dans une maison habitée. Actuellement, l'espace est dédié à une carte blanche à la **galerie parisienne Dohyang Lee** qui représente beaucoup d'artistes coréens. Ce principe de carte blanche à une galerie – et si possible pas les plus connues – est inscrit dans la pratique d'Été 78. Ses propriétaires s'absentent et laissent le champ libre aux invités qui y installent leur exposition. Au retour, c'est un peu comme lorsqu'on découvrait, au salon, les jouets apportés par Saint-Nicolas. **Olivier Gevart** – le mécène fondateur d'Été 78 – est toujours occupé, en quelque sorte, à déballer ces trésors, faire connaissance plus détaillée avec les œuvres présentées, leurs multiples facettes, leurs histoires, tenants et aboutissants. Il apprend à vivre avec. Et, au cours de la visite, il partage cet apprentissage, instantané de la connaissance en train de se faire, de l'émotion toute fraîche et désarmante, de l'expérience esthétique en cours, sans clôture, mobile toujours attentive à tout ce qu'il y a autour de l'art et l'irrigue par des cheminements incalculables.

La qualité des échanges « autour de l'art » n'a ici rien de dogmatique ou professoral, relève au contraire d'un constat conduit d'un commun accord, que chaque partie documente de ses références, souvenirs, correspondances, interprétations. C'est trop rare. — Pierre Hemptinne

Bégaiements d'histoire de l'art et l'image du vent



Charlotte Seidel chez Été 78

L'exposition s'intitule *Le temps des pommes*, clin d'œil au temps des Cerises, chanson populaire qui devint emblématique de la Commune de Paris parce que son auteur en fut un activiste. Alors, *Le temps des pommes* recueille les chansons intimes, les ritournelles qui sont le ressort de démarches artistiques soucieuses de révolution, pas les grands soirs, mais les bouleversements ou bifurcations ténues, camouflées, réticulaires, dans les marges et qui, d'une manière ou d'une autre, entretiennent la possibilité d'une reconfiguration plus large, plus profonde de la société actuelle, en tout veillent à la plasticité sensible du monde. Toutes ces fabrications artistiques singulières recèlent leur temps des cerises, capté à même l'instabilité du vivant. Peut-être que le grimoire ouvert sur une tablette, à gauche en entrant, donne les clés et la partition de cet assemblage d'œuvres ? Oui et non. C'est une œuvre intégrée à l'ensemble. Un travail de bénédictin(e) contemporain(e) que l'on manie d'instinct avec précaution.

Charlotte Seidel s'est livrée à une performance sur *L'histoire de l'art* de Gombrich, une brique, une bible qui a fait l'objet de rééditions régulières dont certaines, jusqu'à l'année de sa mort (2001), étaient revues, modifiées par son auteur. Elle rassemble en un seul volume l'édition originale de 1950 et celle de 2012 et, dans le corps même du texte, elle inscrit leur fusion : tout ce qui est semblable est effacé, ne subsiste que ce qui diffère, ce qui a été modifié ou ajouté. Graphiquement – avec ses blancs énormes, silences sensuels du texte, ses typographies parcimonieuses à la Mallarmé, les indexes raturés ou supplémentaires, les juxtapositions d'illustrations qui révèlent le changement de regard au fil des ans –, l'objet est magnifique. Entre les lignes, à l'intérieur d'une même référence scientifique, il chante l'instabilité des connaissances sur l'art, leur malléabilité, leur hésitation, leur perméabilité à l'environnement quand il s'agit de cadrer une photo, de choisir un détail de peinture ou sculpture, il chante l'importance fragile, aussi, de ce qui persiste. Surtout, il célèbre la patience, l'attention

démesurée, l'investissement totale que requiert un tel exercice de comparaison textuel, et qui symbolise l'incalculable de l'œil artiste qui travaille en scrutant le monde, l'humain, le vivant. De ces pages que l'on tourne délicatement – il existe sept exemplaires de cet objet hors normes – et qui aère notre approche de l'écrit et nous libère de toute fixité historique, rend poreuse la délimitation entre savoir et mise en forme, on est happé, au bout, près de la fenêtre, par quelque chose qui flotte et fait entrer l'image du vent. On s'approche et un lien s'éclaire, fantomatique, entre deux sérigraphies sur le mur intérieur, dont les doubles de tissu, comme des ombres colorées, au bout de leur hampe de bambou, prolongent le motif au-delà de la maison, à l'air libre, mêlé par transparence aux végétaux, aux buis taillés attaqués par les pyrales, au banc de vieille pierre qui évoque un autel rustique. Comme si les sérigraphies, fixées à l'intérieur, rêvaient leur envol, sur un tissu aussi léger que la tulle ou la gaze, et paraissant là-bas au loin, spectrales, s'effaçant progressivement comme l'oubli qui grignote les images mentales. C'est une réalisation d'un couple d'artistes (RohwaJeong) évoquant l'impact de la frontière entre les deux Corées, non pas ce que peuvent en montrer les médias ou les responsables politiques, mais les allées-venues compliquées, brisées, d'images, de phrases, de lettres, d'objets, de souvenirs, de traces, entre les gens, les peuples, de part et d'autre de cette démarcation violente. Effet miroir contrarié, torture mentale.

Faire et défaire

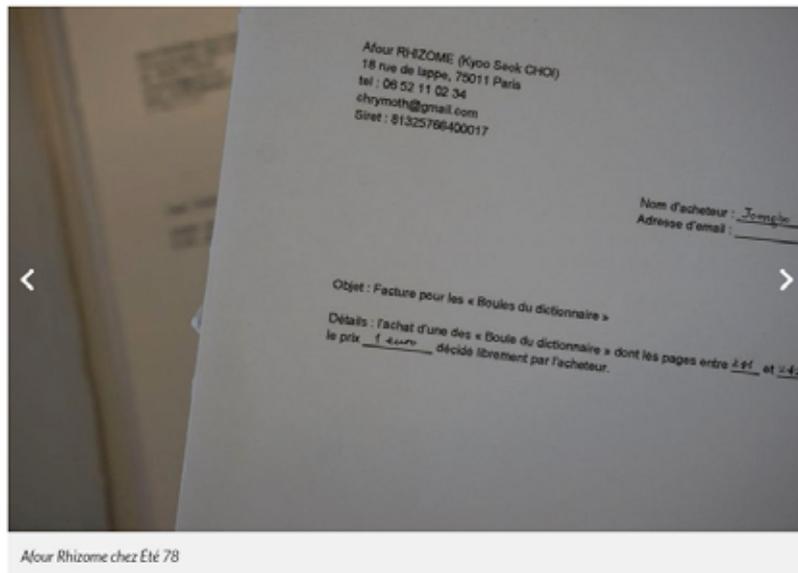


Kihoon Jeong chez Été 78

Y fait écho, quasiment au pied de ces images imprimées, un miroir posé à l'angle du plancher et de la cloison blanche. Il reflète un terril dressé devant lui (mais aussi tout ce qui passe autour de ce monticule et qui attire le regard vers le bas des choses, alors qu'en général, nous plaçons les miroirs pour y observer nos visages). De quoi est fait cette montagne ? Le miroir, en fait, se reflète lui-même, mais sous une autre forme. Il s'agit d'un miroir identique à celui accroché au mur, mais qui a été finement broyé par l'artiste durant 48 heures. Quarante-huit heures à produire un ressac manuel – mains, outils, abnégation, obsession, hypnotisme – pour transmuter un matériau solide, réfléchissant, lui faire absorber, à l'intérieur de sa masse poussiéreuse, sa qualité miroitante. Le miroir se réfléchit sous une forme méconnaissable. Mais les miroirs, en temps normal, renvoient-ils l'image de ce qui est vraiment ? Le concassage ne ramène pas l'objet miroir à son état antérieur informe, les gestes répétés, obsédés, de détruire-défaire, ne restituent pas une matière première, un état informe antécédent et réversible, mais quelque chose d'autre, une nouvelle forme ou un autre régime de l'informe attesté par la beauté de ce volcan de cristaux abrasifs qui ne semblent pas inertes mais en friction microscopique, échos des chocs impulsés par l'artiste-broyeur. Ce (dé)faire, basé sur des gestes rudimentaires, des techniques quelconques voire primaire et un savoir-faire à rebours, par le résultat plastique et narratif, atteste une fois plus que travailler, créer quelque chose de neuf, dépasse largement le catalogue des métiers conventionnels, intellectuels ou manuels, tels que répertoriés par le marché de l'emploi. Et ce qui est valable pour l'artiste l'est pour tout autre citoyen ou citoyenne. Le travail que nous produisons inclut bien plus d'actions et pensées que ce que pour quoi on veut bien nous rémunérer (donner l'aumône pour une grande partie de la population). Face à cette installation de Kihoon Jeong, équivalence improbable d'une surface lisse et d'un grouillement statique érigé en termitière minérale, jeu de frontière entre dedans et dehors, une autre matière scintillante, en résonance, capte le regard. Elle brille en tas sauvage ou enfermée dans une salière sur une palette en bois usagée. C'est toute une histoire. L'artiste Sun Choi

est allé en pèlerinage à l'extrême nord de la Corée pour en ramener, au Sud, une belle quantité d'eau de mer qui, évaporée, s'est transformée en ce sel éclatant, brut. Il représente aussi la marque mentale, image de bruit blanc, qui accompagne les traversées. Continue, fantasmagiques ou réelles, de deux Corées en miroir. Le manque intériorisé, blessure lancinante, est représenté par cette matière salée, décantée, pure, qui semble appeler une purification (à quoi le sel a souvent servi dans de nombreux rites), une cautérisation par le sel des traumatismes et, à partir de celle nouvelle blancheur, la réinvention d'une histoire unifiée.

L'art des petits gestes et leurs formes de vie, à la sauvette



On revient en arrière. Vers un ensemble qui semble relever plutôt de l'ethnographie, du témoignage de vies urbaines, errantes, légères, sans grandes attaches. Une valise en bois sur des bacs de bière. À l'intérieur un vieux dictionnaire français, usagés, on devine des pages détachées. Des boulettes de papier. Un masque en papier journal, genre Halloween. On pourrait croire qu'il y avait là, quelque'un, un colporteur, un revendeur à la sauvette, ou un travailleur fragile, genre cireur de rue. À l'intérieur de la valise, quelques photos montrent un personnage affublé du masque qui est là, par terre, et qui semble vendre des boulettes de papier. Ces boules évoquent un travail compulsif des doigts, des mains, que l'on connaît bien : quand on ne peut s'empêcher de malaxer la serviette en papier au restaurant, ou chiffonné méticuleusement un vieux papier qui traînait dans une poche, et que cela semble produire quelque chose qui a du sens, à regarder, à interroger. *Afour Rhizome* (comme se fait appeler Kyoo Seok Choi) est installé à Paris, il y a fait ses études. Le Petit Robert est l'ouvrage compagnon avec lequel il a appris le français, qui lui a permis de franchir la barrière des langues et se forger un savoir du monde « multilinguistique ». C'est le début d'une archéologie des savoirs ordinaires et du travail qu'ils représentent. *Boules de dictionnaire* est une collection où des feuilles du Petit Robert, détachées, sont roulées, compressées en boule entre les paumes, le numéro de page restant toujours visible. Le savoir formel et linéaire tel qu'il apparaît sur une page nette de dictionnaire est alors, plastiquement, révélé dans sa complexité de plis et déplis, cachés révélés, concordants discordants, en quoi consiste la construction de subjectivités à partir de la langue académique. Les boules sont rangées dans des boîtes dénichées aux puces, genre coffret à bijoux, et proposées à la vente, en rue, dans des marchés. Le prix est fixé librement par l'acheteur ou l'acheteuse à qui un certificat est délivré. On peut imaginer que cela donne lieu à un protocole ordinaire d'explications, récits partagés, surprises, interrogations et marchandages qui rentre dans le champ artistique. Au même titre que les gestes simples, modestes, banals qui conduisent, au cours de cette démarche lente, à faire œuvre d'art. L'incalculable et l'immensurable, l'immatériel habituellement considéré comme le propre de l'art se révèle, par cette gestuelle qu'il est passionnant de reconstituer en film mental face à l'installation, tout aussi présent dans nos gestes ordinaires de non-artistes.

Assise intime et écriture de chaise



Jenny Feal chez Été 78

La constellation de ronds de bois au milieu du chemin proviennent de pieds de chaises patiemment sciés à la main. Ronds, ovales, carrés... Clairs, foncés, bicolores... L'agencement est aléatoire. L'artiste a arrêté la quantité de ces rondelles sciées. L'installation est confiée à l'intuition de la personne qui reconstitue l'œuvre. Il faut juste que l'ensemble adopte la forme circulaire d'un astre, d'une planète, d'un gouffre... À l'intérieur de ce cercle irrégulier, organique, s'agencent les multiples cellules de bois, selon des règles mystérieuses, non clarifiées, évoquant des jeux stratégiques genre Go, ou des stratégies bactériennes. La chaise est décomposée en unités primaires et ces unités rassemblées composent un tableau, une réflexion sur l'origine de la chaise. Une méditation-contemplation plutôt. Le geste de défaire, à la scie et, à partir des éléments désolidarisés, de reconfigurer un ensemble corporel, souligne de manière détournée la beauté plastique de ces matériaux élémentaires, industriels et, en reliant ce que l'on voit en pièces détachées aux mots du titre et, par-là, aux expériences quotidiennes, kinésiques, de nos relations avec nos chaises, conduit à replonger au cœur des circulations entre informel et forme, passage de l'intérieur à l'extérieur (et vice-versa), chaque fois qu'il y a création, trajet d'une idée à un objet matériel ou involution de ce trajet. L'effet miroir entre le titre, *L'Origine de la chaise* (clin d'œil à *L'Origine du monde* ?), et ce que l'on sait de la chaise est perturbé, égaré par la représentation au sol. C'est cet égarement qui crée un plaisir prospectif, donne envie de chercher ce que ça peut bien signifier, et fait prendre conscience que l'adéquation trop stricte entre les mots et les choses nous stériliseraient complètement, que nous travaillons quotidiennement, pour respirer, à la manière de cet artiste, à contrarier tout projet d'une telle adéquation. Il y a évidemment, des similitudes, avec cet objet intrigant qui surmonte, à la manière d'un clocher, un journal cubain posé sur un tabouret. Jenny Feal (née à La Havane) a plongé dans le bronze le blaireau que son grand père utilisait pour se raser. Le quotidien par excellence – usé par les gestes routiniers, le frottement des poils du blaireau avec ceux de barbe, la mousse, la peau – statufié, mais sans sublimation. Posé sur un quotidien cubain dont les photos rappellent l'icône qu'est la barbe dans la culture guérilleros et, surtout, dans l'iconologie du pouvoir depuis soixante ans à Cuba, l'artiste serine « coupe toi la barbe », discret mais ferme appel au changement. Et laisse entendre que, dans certains contextes, le travail banal de se raser peut signifier une manière de se désolidariser d'un régime totalitaire. La même, a pratiqué durant plusieurs années, l'écriture du journal intime, pour libérer ses ressentiments politiques autocensurés. Depuis la notion de « biopouvoir » forgé par Foucault, disons que l'autocensure est la manière la plus subtile dont s'exerce la censure sur les corps, s'immisce dans les esprits et les humeurs les plus personnelles. Cette écriture est très graphique, avant tout sismographe, et transformée en pièces uniques dans de la vaisselle, magnifiques assiettes d'argile et d'émail, autant de pièces uniques. Une manière de sublimer toute écriture intime qui aide à résister, à maintenir un peu d'unicité et de singularité irréductible au sein de l'individu.

Chanson des pommes intersubjectives

Ce n'est qu'une vue partielle, partielle, de ce qu'il y a à voir dans ce que la galerie Dohyang Lee a installé à Été 78. Surtout une infime partie de ce qu'évoquent ces œuvres, des liens qui se tissent entre elles du fait de la scénographie et de nos interprétations, de ce qu'elles permettent de dire et raconter à partir de leurs histoires et des nôtres. Ce choix judicieux, serré et pourtant, quand on y entre, si large, souligne la diversité des formes de travail artistique et rapprochent celles-ci de toutes les autres formes de travail par lesquels nous résistons, cherchons à ne pas être enfermé dans une identité strictement définie par le travail salarié. *La Chanson des pommes*, diverse et multiple dans cet ensemble d'œuvres, mais chorale du fait du choix posé par la curation, serine quelque chose que Marielle Macé exprime de la façon suivante :

Heureusement la capacité d'invention, les façons que nous avons de donner une certaine qualité à notre présence sont beaucoup plus répandues et plus souples que ne le laissent penser les injonctions libérales à un individu « entrepreneur de soi ». On doit ici faire meilleure place aux médiations et aux formes composées de l'intersubjectivité.
— Marielle Macé, "Façons de lire, manière d'être", p. 207

Une recommandation à la médiation, à l'intersubjectivité que rendent possible les œuvres, que semble faire sienne, à la perfection, le projet de mécénat d'Été 78.

Pierre Hemptinne

exposition collective *Le Temps des pommes*

Jusqu'au samedi 6 octobre 2018

- les samedis sans rendez-vous / les autres jours sur rendez-vous [via e-mail](#) -

[Exposition] 09/12 - 27/01 – Charlotte Seidel – Intérieurs (Interiors) – Galerie Dohyang Lee – Paris
<http://agenda-pointcontemporain.com/exposition-09-12-27-01-charlotte-seidel-interieurs-interiors-galerie-dohyanglee-paris/>
09 Décembre 2017



POINT CONTEMPORAIN AGENDA

— Actualité des expositions d'art contemporain —



ACCUEIL EN DIRECT DES EXPOSITIONS FOCUS PORTRAITS / ENTRETIENS ESPACES PUBLICS PRATIQUES CRITIQUES

FLASH ACTU APPELS À PROJETS, PRIX ET RÉSIDENCES ACTUALITÉS DE LA REVUE PAPIER

décembre 9, 2017

[EXPOSITION] 09/12 - 27/01 – CHARLOTTE SEIDEL – INTÉRIEURS (INTERIORS) – GALERIE DOHYANGLEE – PARIS



EXPOSITION PERSONNELLE *INTÉRIEURS (INTERIORS)* DE CHARLOTTE SEIDEL DU 09 AU 23 DÉCEMBRE PUIS DU 09 AU 27 JANVIER 2018 À LA GALERIE DOHYANGLEE, PARIS.

« Peut-être n'y croirez vous pas. Un petit trèfle a surgi de la tige d'un autre à quatre feuilles déjà lui-même relié à un trèfle à cinq feuilles (366, 2017). Quelle chance inouïe, quelle fortunée coïncidence a permis l'heureuse trouvaille ? Entre deux averses, surpris par un rayon de soleil, l'arc en ciel s'est formé. Le voilà ramené dans la galerie (*arc*, 2017), tout aussi heureusement que les trèfles, tandis que le soleil retenu sur la pellicule embrasse un arbre, imposant sa présence autoritaire jusqu'à effacer en partie le tronc (*small kiss*, 2017). Là haut, sur le plafond, se devine une phrase énigmatique, d'une simplicité désarmante. Adressée à un spectateur solitaire en élévation, son pouvoir évocateur lui emplit les narines pour le ramener au sol : « plaisir d'être sur asphalte » (*toi et moi*, 2017). L'eau s'est déversée dans deux verres ; l'ourlet du liquide prêt à jaillir se retient en équilibre fragile à la surface du cristal pour se rejoindre en un point de tension fébrile (*nothing ever happened*, 2014). Phénomène au moins aussi énigmatique, des plantes sont secouées par un fou rire silencieux (*folie*, 2017). De la jungle taïwanaise aux forêts allemandes, quel étrange balai de gestes, de faits et d'objets absents – à priori – de toute qualité, Charlotte Seidel a-t-elle chorégraphié ? »

Sophie Lapalu

GALERIE DOHYANGLEE
73-75 RUE QUINCAMPOIX 75003 PARIS FRANCE
WWW.GALERIEDOHYANGLEE.COM



Filed Under: Exposition, FRANCE, Galerie d'art, GRAND PARIS, Paris, TYPE D'ÉVÈNEMENT, TYPE DE LIEU, VILLE
Tags: Charlotte Seidel, Exposition personnelle, Galerie Dohyanglee, Paris, Sophie Lapalu

Vernissage de Charlotte Seidel «Intérieurs»

http://agenda.germainpire.info/view_entry.php?id=90466

09 Décembre 2017

Agence
Germain Pire

DÉTECTIVE PRIVÉ DE SOIRÉES
MÉDAILLE MARATHONIENNE DE LA NUIT



ACCUEIL AGENDA ALPHABÉTIQUE PHOTOS

Vernissage de Charlotte Seidel "Intérieurs"

Samedi, 9 décembre 2017 18:00-21:00 CET

09.12.2017 à 09.21.2018
Vernissage le 09.12.2017 18h - 21h

Plus-émis n'y connoît plus. Un petit texte à surgir de la tête d'un autre à quatre feuilles déjà lui-même resté à un treble à cinq feuilles (200, 2017). Quelle chance nous, quelle fortunée coïncidence à peindre l'heureuse nouvelle ? Entre deux versées, surpris par un rayon de soleil, rancier car s'est formé. Le voir s'amène dans la galerie (art, 2017). Tout aussi nouvellement que les truffes, sentes que le soleil resteu sur la pelouse embrasse un arbre, imposant sa présence avouant jusqu'effacer en partie le tronc (small kiss, 2017). Le feu, sur le platfond se donne une phrase énigmatique, d'une simplicité osseuse. Adressée à un spectateur solitaire en dévotion, son pouvoir évocateur au empiré es rantes pour le ramener au sol : « pure dette sur achaté » (pi et noi, 2017). L'eau s'est évanouie dans deux versées ; roulez du liquide prêt à peindre se réclame en équilibre fragile à la surface du cristal pour se rejoindre en un point de tension tendu (nothing ever happens, 2014). Phénomène au moins aussi énigmatique, des plantes sont secouées par un feu très silencieux (kiss, 2017). De la jungle latente aux forêts allemandes, quel étrange baïe de gesses, de l'été et d'été s'évanouit - à quoi - de toute qualité. Charlotte Seidel a-t-elle photographié ?

L'artiste a un peu forcé la chance. Pendant un an, elle s'est attelée à chercher autant de truffes à quatre feuilles qu'il y a de jours dans l'année. Elle porte son regard - et le nôtre avec - sur « ce qu'il y a de plus difficile à découvrir »¹. Elle relève ce qui n'est ni une région, ni une localité, encore moins un spectacle, « insignifiant », « sans réalité, sans secret », sans sujet ni objet, « sans événement », l'appréhension du quotidien semble impossible. Au moment où l'homme le vit, il l'aide toujours « inaperçu »². S'agit-il de une des raisons pour lesquelles Charlotte Seidel s'y attache ? Engagée dans une quête d'unicité qui nous interroge, nous ne donnons sans égard à l'ordinaire qu'un fragment dans un ensemble cohérent, à posteriori. Maurice Blanchot reconnaît d'ailleurs que, tout au plus, nous pouvons « revoir le quotidien »³. Impossible de le voir pour la première fois lorsqu'il a lieu, il est déjà marqué. Est-ce que les œuvres ici présentées nous permettent de revoir ?

Dans le sous-sol de la galerie, les murs respirent, le marbre s'élève sur les parois de ce qui pourrait s'assimiler à la crypte d'une fosse paléochrétienne. Charlotte Seidel choisit d'y déposer une doche vide qui ne protège plus rien. Le verre est brisé par des traces de sels minéraux suggérant une évaporation. Pas l'insolite lapelle - celle d'eau de Lourdes. D'après la mythologie, il ne reste que la marque d'une présence, insensible comme une apparition (sans date, 2017). N'est-ce pas ce qui subside également ce siège encore chaud d'une présence décevante (Joseph, 2005/2017) ? L'artiste nous demande de la croire, comme nous croisons à ces lieux quotidiens qui réparent nos vies. Des pièces de monnaie ont rouillé sur une feuille à quatre. Elles dessinent une composition effaçante, dansent sur une partition dont les notes se glissent, laissent la marque de leur passage comme au fond d'une fontaine (il arrive qu'on aperçoive les feuilles, 2017). Les données formées par l'oxydation font écho aux traces osées de vieilles photographies, jaunies par le temps - ce temps qui s'écoule à la fois dispersé et nous surprend à peine de qui a été l'histoire (2013). Au même moment, l'œuvre (2013) nous présente du plus près d'une image floue dont le titre semble égarer la fait quasiment d'oublier. Les œuvres de Charlotte Seidel honorent-elles autre chose qu'elles-mêmes ? Leur manifestation servent-elles une finalité autre que de l'apparition du réel et son appel à notre oubli. Sans dans notre quotidien, liées de l'ordinaire et plus indécrottable, elles nous donnent à revoir la visibilité de nos croyances, de nos gestes superstitieux ou formes de bigoteries. Véritables moments non placés dans un espace auquel est conféré quelque chose de la sacralité de l'église, ces œuvres dévoilent la beauté surannée de l'ordinaire, l'incapacité à s'échapper à l'ampleur du temps comme la vanité d'y avoir jamais eu.

Sophie Lapelle

¹ Maurice Blanchot, Le Participe quotidien (1962), dans L'Entretien infini, Seuil, Paris, 1993, p. 305.
² Ibid., p. 307.
³ Ibid., p. 303.
⁴ Ibid.
⁵ Ibid., p. 306.



Lieu

Galerie Dohyang Lee (Cliquez ici pour obtenir les informations sur Galerie Dohyang Lee)
73705, rue Guilleminot
75003 Paris
17, Les Halles, Rambuteau, Elzène-Marcel
France
Téléphone : +33 (0)1 42 77 06 97
Fax : +33 (0)1 42 78 94 47
Mail : info@galeriedohyanglee.com
Compte Twitter : dohyanglee
Site Internet : www.galeriedohyanglee.com



Museum on/off

http://www.paris-art.com/museum-onoff/

13 Avril 2016

parisart

ART

PHOTO

DESIGN

DANSE

LIVRES



Accueil • Museum on/off

ART | EXPO

Museum on/off

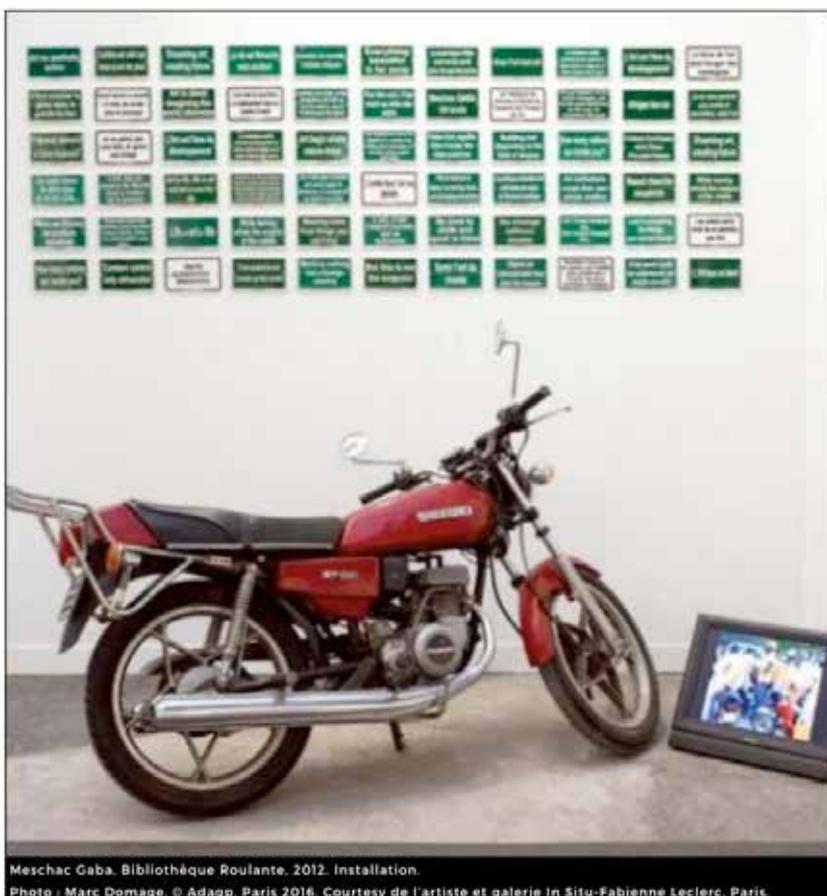
13 Avr - 13 Juin 2016

Vernissage le 13 Avr 2016

📍 CENTRE POMPIDOU PARIS

👤 AFRIKADAA | JONATHAS DE ANDRADE SOUZA | EVA BARTO
| JEAN-PHILIPPE BASELLO | MABE BETHONICO | PAULINE BRUN
| CLÉMENT CAIGNART | DELPHINE CHAPUIS SCHMITZ
| NICOLAS CHARBONNIER

Le centre Pompidou organise l'exposition «Museum on/off» pour inaugurer son nouvel espace au niveau quatre: la galerie 0-Espace Prospectif. Les artistes sont invités à s'emparer librement du lieu par des installations, performances, productions plastiques...



Meschac Gaba. Bibliothèque Roulante. 2012. Installation.

Photo : Marc Domage, © Adagp, Paris 2016. Courtesy de l'artiste et galerie In Situ-Fabienne Leclerc, Paris.

ALLER & VOIR

PRESQUE TOUS LES ÉVÉNEMENTS,
LES EXPOSITIONS, LES SPECTACLES,
LES VERNISSAGES EN FRANCE, EN
RÉGION ET À PARIS.

VOIR L'AGENDA

A VOIR AUSSI



LES PLUS RECENTS

- 1 **Métamorphose de l'ordinaire**
Galerie Les Filles du Calvaire.
- 2 **Vers le rouge**
Galerie Jean Fournier.
- 3 **Si vous voulez entendre, essayez d'écouter**
Galerie municipale Jean-Collet.
- 4 **50 nuances de blanc**
Galerie Pascal Cuisinier.
- 5 **Formes en blanc**
Mouvements modernes.
- 6 **Eyes Wide Open**
Galerie Béa-Ba.
- 7 **Daniel Spoerri**
Galerie Anne Barrault.
- 8 **Nage Icare**
Galerie Maïa Muller.
- 9 **Co-Mutations**

Afrikadaa, Jonathas de Andrade, Eva Barto, Jean-Philippe Basello, Mabe Bethonico, Pauline Brun, Clément Caignart, Delphine Chapuis Schmitz, Nicolas Charbonnier
Museum on/off

Proposé par Alicia Knock, conservatrice, le projet inaugural de la Galerie O, «Museum on/off», propose des extensions muséographiques inattendues et autres annexes fictives.

Le musée s'improvise salon VIP pour stagiaires avec Ahmet Ogut, librairie-boutique avec Meschac Gaba, espace de production, de reproduction avec l'oeuvre d'Arseny Zhilaev et d'interprétation avec le travail d'Otobong Nkanga. Il s'agit de promouvoir le musée comme expérience: les installations plastiques sont activées par des propositions diverses (accrochages éphémères, performances, workshops...) qui feront appel à des critiques (Mara Ambrozic, Camila Bechelany, Biljana Ciric, Mariana Kostandini, Elena Sorokina), des collectifs (Afrikadaa, les gens d'Uterpan) et des organismes indépendants (Bétonsalon, Front Views).

Liste des artistes :

Afrikadaa, Jonathas de Andrade, Eva Barto, Jean-Philippe Basello, Mabe Bethonico, Pauline Brun, Clément Caignart, Delphine Chapuis Schmitz, Nicolas Charbonnier, matall crasset, Endri Dani, Hélène Deléan, Meschac Gaba, les gens d'Uterpan, Oto Hudec, Sinisa Ilic, Chitti Kasemkitvatana, Taus Makhacheva, Kathryn Marshall, Rodrigo Matheus, Otobong Nkanga, Ahmet Ogut, Sasa Tkacenko, Elizabeth Price, Li Ran, Araya Rasdjarmrearnsook, Charlotte Seidel, Hu Yun, Driant Zeneli, Arseny Zhilaev.

La galerie O-Espace Prospectif :

Dédié aux différentes formes de la création contemporaine, un nouvel espace de quelque 400m2 ouvre ses portes au niveau 4, en fin de parcours des collections du Centre Pompidou. Cet espace résolument prospectif et tourné vers l'émergence, invitera tous les publics à découvrir des projets inédits et expérimentaux d'artistes ou de groupes d'artistes, de nouveaux modes de production, de nouvelles formes artistiques, au croisement des disciplines.

Espace à géométrie et temporalité variables, la Galerie O entend favoriser l'expérimentation et remettre en question la forme-exposition. Endroit de réflexion résolument inscrit au coeur du musée, en prise directe avec les enjeux soulevés par les arts visuels dans leurs composantes actuelles, ce nouvel espace est également un lieu de débats d'idées, accueillant des interventions, performances, conférences...

Lieu de ralliement, la Galerie O réunira artistes et designers, collectifs et partenaires de tous horizons, notamment centres d'art, structures associatives, écoles d'art et universités...

Prochains rendez-vous :

«Polyphonies»

Octobre-décembre 2016.

Proposé par Christine Macel, conservatrice en chef, chef du service Création contemporaine et prospective avec Alicia Knock et Loïc Le Gall, attaché de collection, service Création Contemporaine et Prospective

«Anarchéologies»

Janvier-mars 2017.

Proposé par Marcella Lista, conservatrice, chef du service Nouveaux médias.

maison des Arts Georges et Claude
Pompidou,

ART

10 Échelles, coton-tiges et autres
objets
Studio Fotokino,

NEWSLETTER

S'ABONNER À NOS NEWSLETTERS

Entrez votre Email

OK



parisART sur Facebook



parisART sur Twitter



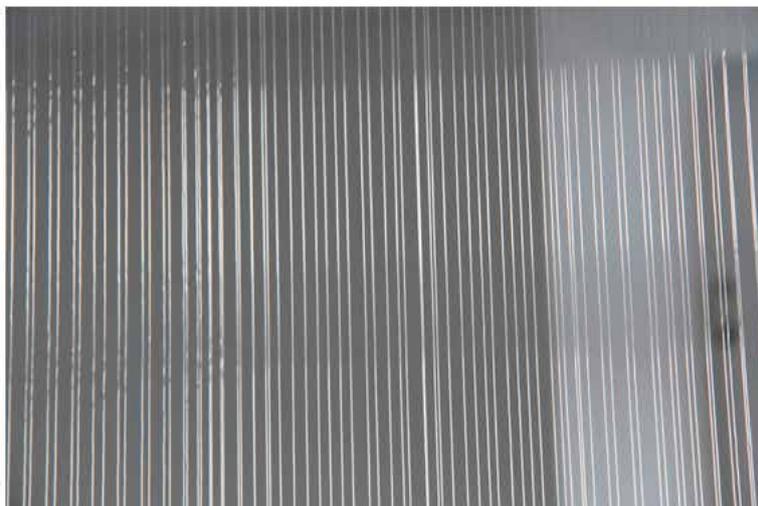
parisART sur Instagram

Jing-shi Wu, *Entretien avec Charlotte Seidel*

<http://www.arpla.fr/mu/lebourdon/2014/12/15/entretien-avec-charlotte-seidel/>

15 Décembre 2014

Entretien avec Charlotte Seidel



PLUIE, 2013, STUDIO VIEW PHOTOS: JULIANE SCHMIDT

Charlotte Seidel est née en 1981 à Hambourg, en Allemagne. Elle vit et travaille à Paris. En 2007 elle a terminé ses études d'Art à la Bauhaus-Universität Weimar. Expositions récentes : « Jeune Création », du 30/10/14 au 02/11/14 au 104 (Paris). — Expositions personnelles : « Trois Fois Rien », Nuit Blanche, Fondation Calouste Gulbenkian, invitée par Antonio Contador (Paris, 2014), « I am so sorry to miss you », ribordy contemporary (Genève, 2012), « jalousie », Milkshake Agency, proposée par Isaline Vuille (Genève, 2012).

Cet entretien s'est déroulé à Paris en octobre 2014

Par Jing-shi WU

JING-SHI WU : On remarque une grande sensibilité dans vos œuvres. Elles sont très poétiques, délicates et touchantes, pourriez-vous nous parler de votre travail ?

CHARLOTTE SEIDEL : Je vous remercie. Je dirais qu'en général, mon travail est plutôt silencieux. Ce ne sont pas des œuvres qui crient aux gens, mais qui leur parlent – j'espère. Je travaille sur la notion d'absence, d'invisible. J'essaie de ne pas trop guider la pensée des spectateurs. C'est pour cette raison que les textes qui accompagnent les œuvres sont difficiles à rédiger. Je préfère ne pas trop expliquer pour laisser plus de liberté aux visiteurs et éviter qu'ils lisent un texte et repartent sans avoir aucune interaction avec les œuvres. Je donne juste quelques points de repère.

J.W. : Quand vous créez vos œuvres, vous avez d'abord une idée ou un objet d'inspiration ?

C.S. : Les deux. Parfois c'est juste un sentiment. J'essaie de recréer certaines situations, d'écrire une histoire autour d'un objet que j'ai trouvé, ou de mettre en avant des curiosités du quotidien.

J.W. : Dans votre travail, on peut apercevoir une vaste utilisation d'objets quotidiens. Par exemple vous avez utilisé deux verres liés par une petite goutte d'eau dans votre vidéo *Nothing ever happened*, exposée pendant la Nuit Blanche. Pourriez-vous nous parler de ce travail ?

C.S. : Au début ces deux verres étaient destinés à un autre travail, mais quand je les ai ressorties en faisant des essais avec la tension de l'eau, ils étaient parfaits. Dans la vidéo, on peut donc voir la goutte d'eau qui crée une sorte de pont et qui, à un certain moment, lâche et s'écoule le long d'un des verres. L'image filmée à l'air statique, mais il y a plein de choses qui se passent, il y a des reflets, des variations de lumière. Ce sont des changements tellement petits qu'ils ne vont pas bouleverser le monde. C'est pourquoi j'aime le mot *nothing* dans ce contexte.

Donner un titre n'est jamais facile. Le titre est comme un texte sur une oeuvre, il l'explique d'une certaine façon ; si elle avait un autre titre, cela changerait le sens. Il y a aussi le choix de la langue qui joue un rôle : allemand, français, anglais ? Cela dépend du visiteur, du contenu et du contexte. Par exemple pendant ma résidence au Pavillon je donnais des titres en anglais. Nous étions un groupe d'artistes de nationalités différentes et l'anglais était notre langue.

Dans le cas de *Nothing ever happened*, le titre m'est tombé dessus en travaillant sur la vidéo. En général, c'est rare que j'aie un titre avant l'oeuvre, mais il y a des titres que je 'collectionne', pour lesquels il n'y a pas encore d'objet. Cela peut être des expressions, des passages de livres ou de paroles de chansons que j'aime bien.



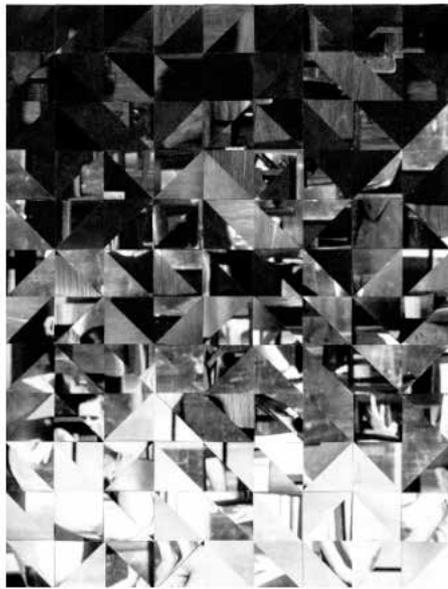
J.W. : Ça me rappelle une oeuvre, une série d'adaptateurs, *Whereever*. Votre inspiration vient de vos expériences de voyages et d'expériences du travail avec les artistes étrangers ?

C.S. : Oui. Nous étions une dizaine d'artistes en résidence. Nous avons beaucoup voyagé. Pour notre exposition finale, j'avais l'idée de travailler avec des adaptateurs de voyage, ce petit bout en plastique qui permet aux gens de s'adapter à chaque pays. D'où le titre *Whereever*. Il y a toute une rangée de ces embouts enfichés l'un dans l'autre, connectée au circuit électrique de l'exposition ... faisant 'voyager' le courant.

J.W. : Dans votre oeuvre « I am so sorry to miss you », on voit un collage de fragments de photo,

comme des tranches de mémoire. Voulez-vous montrer le souvenir d'une personne à travers sa propre mémoire ? Y a-t-il un jeu de mots dans le titre ?

C.S. : Dans « I am so sorry to miss you » une image a été fragmentée et réagencée. Vue de près, on aperçoit des structures, des parties de corps, des tensions. Vus de loin les fragments forment une sorte de paysage. C'est une oeuvre présentée sous cadre, ce qui n'est pas très fréquent dans mon travail. Le cadre crée une distance entre le spectateur et l'image, en même temps la vue est réduite sur un espace proche et intime. J'aime ces ambiguïtés. Oui, le collage parle du souvenir. Parfois les souvenirs sont fragmentés, détournés...



I AM SO SORRY TO MISS YOU 1, 2012, COLLAGE, 36 X 27 CM, UNIQUE

Le titre est un jeu de mots, oui. Il est lié à un malentendu. Il a plusieurs sens : je suis désolée que tu me manques ou bien je suis désolée de t'avoir manqué.

J.W. : J'ai observé dans votre travail que le quotidien a une place très importante. Comment arrivez-vous à distinguer votre vie privée et votre processus de création ?

C.S. : C'est très proche. J'aime marcher, observer, aller au cinéma, aller voir des expositions, tout cela m'aide à réfléchir. Mais en principe les idées viennent naturellement. Je travaille à la maison, donc je suis entourée de 'mon quotidien'. On a des idées dans des situations très banales, par exemple sous la douche pour la vidéo *illusions sur cour*. J'ai

filmé la mousse qui glisse le long des carreaux bleu ciel.

J.W. : Selon les différentes œuvres, on peut percevoir de l'humour et de la mélancolie dans votre travail qui notent des moments du quotidien, est-ce que *créer* pour vous est une manière de tenir un journal ?

C.S. : Non, je n'ai jamais pensé de cette façon.

Derrière certaines œuvres se cachent des histoires personnelles, mais pas systématiquement. Ces histoires sont à moi, je n'en parle pas forcément. Pour moi, elles n'ont souvent aucune importance pour le spectateur. Ce qu'il y a à voir sont des indices qui peuvent déclencher des histoires propres à chacun.



ILLUSIONS SUR COUR (HIROSHIMA) , PAPIER ORIGAMI COLORÉ, INSTALLATION, VIDÉO ILLUSIONS SUR COUR EN NOIR ET BLANC , 4:3, 14'49 » (LOOP), 2010, 2012

J.W. : Vous avez mis un petit texte pour votre oeuvre ... *Eure Charlotte*, dans laquelle vous avez embrassé la statue de Goethe et Schiller à Weimar, est-ce que pour vous, cette oeuvre a un sens plus spécial que les autres ?

C.S. : À ce moment-là, je venais de finir mes études et j'allais quitter Weimar. Je voulais dire au revoir et merci à ces deux personnages qui ont insufflés tellement de vie et d'histoire à cette petite ville. J'ai noté quelques impressions de ce moment, de mon sentiment en escaladant l'échelle qui me menait à la statue.

C'est Florence Ostende qui a écrit un très bel article sur cette 'rencontre', trouvant rare que les artistes remercient des personnages qui leur ont rapportés certaines choses dans leur vie. Par contre, pour le titre de ce travail, je n'ai jamais pu le traduire. *Eure Charlotte*, c'est ce qu'on met à la fin d'une lettre. Comme on dirait, « Bien à vous » ou « Cordialement, Charlotte », mais le sens en allemand est plutôt : Votre Charlotte. D'ailleurs, Goethe et Schiller ont tous les deux eu une Charlotte dans leur vie. L'épouse de Schiller s'appelait Charlotte, et Charlotte von Stein, était une femme très proche de Goethe. Je me suis donc donnée l'autorisation de faire ce geste.

J.W. : On peut apercevoir une grande diversité de support dans votre travail. Vous avez utilisé le livre, les photos, les verres, la statue, même une flaque d'eau, pour vous servir de narrateur de la vie quotidienne. À part l'image et le son, avez-vous pensé à utiliser d'autres sens comme l'odorat ou bien d'autres sensations pour provoquer la mémoire ?

C.S. : Oui, j'ai déjà essayé. Pour mon diplôme de fin d'études, j'ai fait tout un projet autour d'un sentiment, et j'ai aussi fait des œuvres avec l'odeur. Je trouve l'odeur très intéressante, j'aime bien les choses invisibles... Une des œuvres s'appelle par exemple *Pluie d'été sur asphalte*. Elle parle de l'odeur qui apparaît à un moment précis de l'été. C'est quand il a fait très chaud et il n'a pas plu depuis longtemps – puis, un jour, il pleut sur les rues chauffées par le soleil. Cette odeur a même un nom : petrichor. Tout le monde a cette odeur en tête et des souvenirs qui y sont liés. Quant à la réalisation, c'était un pot avec de l'asphalte et de l'eau qui gouttait dessus. Selon différentes versions, il est chauffé par-dessus ou par-dessous. L'odeur n'est pas réellement dégagée, mais je trouve que les mots du titre suffisent presque pour évoquer les images.



PLUIE D'ÉTÉ SUR ASPHALTE, EXHIBITION VIEW « RICHARD-WAGNER-STRASSE 12 » PHOTOS : QIAN JING & GUILLAUME BEINAT, 2007



PLUIE D'ÉTÉ SUR ASPHALTE, EXHIBITION VIEW « RICHARD-WAGNER-STRASSE 12 », PHOTOS : QIAN JING & GUILLAUME BEINAT, 2007

J.W. : Vous n'avez pas essayé avec la terre ?

C.S. : Non, la terre pour moi est encore autre chose.

Ma mère vient du sud de la France, d'une région où il y a beaucoup d'arbres de pin. Dans cette

forêt il y a une odeur très forte de résine, j'ai fait aussi une oeuvre lors de mon diplôme qui dégageait cette odeur.

J.W. : Est-ce que vous pensez à reproduire des œuvres d'odeur ?

C.S. : Oui, mais c'est difficile. Je trouve que les odeurs artificielles sont bizarres, les parfums aussi, c'est pour cela que j'essayais de travailler directement avec les matériaux qui dégagent l'odeur. Ce n'est pas compliqué d'exposer une telle oeuvre comme la forêt, mais il faudrait trouver des espaces ou recoins appropriés.



JOSEPH, EXHIBITION VIEW, ECHOS, MUSÉE NISSIM DE CAMONDO, PARIS, 2011 PHOTO: AURÉLIEN MOLE

J.W. : J'ai remarqué qu'une fois, vous avez utilisé une chaise pour exprimer une sensation. Dans l'oeuvre, *Joseph*, une chaise dégage de la chaleur. Pour une oeuvre comme celle-ci, comment concevez-vous la réalisation ?

C.S. : *Joseph* est une oeuvre qui part de l'idée d'éterniser, ou bien de prolonger le moment juste après le départ d'une personne. Du coup elle suit un principe, qui est la chaleur qui reste sur un siège juste après que quelqu'un se soit levé. Pour chaque exposition, j'adapte le mobilier au contexte. Du coup ça peut être une chaise, un canapé ou bien une banquette qui héberge *Joseph*.

J.W. : J'ai remarqué que pour l'exposition de Jeune Création, vous présentez des œuvres de différentes époques de votre création, est-ce que

pour vous, il y a un thème spécifique ?

C.S. : Oui, le temps. On le trouve tout au long de mon travail. Pour Jeune Création je vais montrer trois œuvres qui sont liées au temps qui change, mais qui sont très différentes de l'une à l'autre : un livre, un cadre et une installation. *Yesterday* est un diptyque de deux photos qui se sont tachées au fil du temps, *piano* est une installation avec des verres en cristal auxquels j'ai attaché un petit moteur qui les fait sonner de temps en temps. « ... » est un projet en cours sous forme de livre sur lequel je suis en train de travailler. Il est basé sur la publication « *Histoire de l'art* » de Ernst H. Gombrich qui est sorti en 1950. C'était le premier livre destiné à un large public qui raconte l'histoire de l'art, il a été traduit dans beaucoup de langues et complété et réédité au cours des années. Des chapitres ont été rajoutés, il est devenu de plus en plus gros. Ce qui m'intéresse est son évolution dès la première version en 1950 jusqu'à la seizième, la dernière. Comment ce livre a-t-il changé pendant tout ce temps ? Du coup j'ai commencé à comparer ces

deux versions et à marquer les différences. J'ai tout un système pour noter mes trouvailles, avec lesquelles j'ai donc réalisé un nouveau livre. Par exemple je reprends les mots qui ont disparu et je les écris en gris. Les passages qui ont été rajoutés sont noir et gras. En fait, il y a pas mal de choses qui ont changé, surtout des virgules. Il y a aussi des expressions qui aujourd'hui ne sont plus politiquement correctes et qui ont été corrigées. Ou bien des mots comme *radio*, qui ont été remplacés par *télévision*, ou par *internet*. Il y a eu certaines évolutions dans le temps, et c'est cela qui m'intéresse. J'ai commencé en 2012, et je n'ai pas encore fini. C'est beaucoup de travail mais c'est un bon travail à faire pendant l'hiver.

J.W. : Comment appréciez-vous le regard du public sur votre travail ? Qu'est-ce que vous attendez des spectateurs ?

C.S. : Ce n'est pas que j'attends quelque chose de spécial, mais je l'apprécie. Le spectateur est important, car c'est avec lui que l'oeuvre prend vie. Moi, ce que j'aime beaucoup, c'est quand ils me racontent leurs histoires, les liens qu'ils ont créés avec l'oeuvre. On ne peut pas attendre du spectateur qu'il aime et qu'il comprenne ce qui est exposé. Il y en a certains qui en parlent peut-être avec leurs proches ; leurs histoires leur appartiennent.

En lui parlant de l'installation *piano* un ami m'a raconté que ça lui rappelait ses visites chez une tante qui avait une table avec pleins de verres dessus. Parfois il y avait des petits tremblements ou bien des camions qui passaient dans la rue et qui faisaient tout sonner. Une histoire comme celle-ci est exactement ce que j'aime bien et ce que je veux. Réveiller des souvenirs...



C.S. : C'est complètement autre chose. C'est un autre public, un autre espace, une autre histoire. Je trouve intéressant de voir comment l'oeuvre change de sens dans les différents contextes, à chaque fois des histoires se rajoutent, cela enrichit. Présenter des oeuvres dans le contexte de Jeune Création n'est pas facile, mais j'apprécie les interactions entre les oeuvres, les lieux et les visiteurs. Au début j'avais pensé jouer avec ce flux des gens et le grand nombre d'exposants, mais j'ai abandonné.

J.W. : Vous travaillez en tant qu'artiste et curateur, qu'est-ce que vous pensez de ces deux rôles ? Qu'est-ce que ces deux expériences vous ont-elles apporté ?

C.S. : Je travaille par exemple pour l'exposition itinérante d'une collection. C'est une exposition qui a eu lieu plusieurs fois dans différents pays. À chaque fois elle était différente, même si ce sont toujours les mêmes vidéos. Quand on met une oeuvre à côté d'une autre, on crée une interaction entre les oeuvres, un parcours. Si on les met d'une autre façon, cela changera le parcours et parfois le sens. C'est un des points que je trouve intéressant dans le rôle de curateur. Travailler avec l'espace et les histoires et liens qui se construisent entre des oeuvres.

J.W. : Dans votre carrière, vous avez collaboré avec plusieurs artistes, y a-t-il un artiste en

particulier avec qui vous aimeriez collaborer encore une fois ? Ou bien des artistes avec qui vous aimeriez collaborer ?

C.S. : Il y a plutôt eu des échanges que de vrais collaborations. Je pense que les échanges entre les artistes sont très importants.

Il y a plusieurs artistes que j'admire, par exemple certains qui incluent la marche dans leur travail – ou bien qui évoquent chez moi des sentiments que j'aimerais bien évoquer chez d'autres ...

J.W. : Quelles sont les grandes évolutions dans votre travail ?

C.S. : Je veux rester simple, d'une certaine façon, j'essaie de ne pas parler uniquement aux visiteurs de musées, par exemple. J'aime aussi travailler dans l'espace public ou dans des endroits qui ne sont pas forcément liés à l'art, de surprendre dans le quotidien. Je sais ce qui m'intéresse dans un futur proche, mais je ne calcule pas vraiment comment je travaillerais après, j'espère que c'est quelque chose qui se fera naturellement.

J.W. : Vous aviez toujours ce principe dès le début de votre carrière ?

C.S. : Oui, c'est sûrement aussi à cause de Norbert W. Hinterberger, le professeur avec qui j'ai choisi de travailler pendant la plupart de mes études. Nous avons beaucoup voyagé. Il nous donnait un sujet, accompagné de conférences, de films, de lectures et il nous lâchait pour trouver nos propres approches. On n'avait pas le temps pour faire des recherches théoriques très approfondies, c'étaient les discussions entre nous et les œuvres elles-mêmes qui étaient le plus important. Les œuvres se sont souvent faites en très peu de temps, parfois en à peine deux semaines, et sortaient directement d'une ambiance, d'un certain moment. Donc dès le début, j'ai travaillé dehors. Je suis allée plusieurs fois en Italie avec lui, on a fait des œuvres dans la nature ou implantées dans des petits villages. Cela me convenait bien, mais aujourd'hui, avec les années qui passent, j'ai peut-être un peu perdu cette liberté.

J.W. : Vous vous rappelez encore votre première création ?

C.S. : En fait, tout au début, avant mes études, j'ai fait beaucoup de dessin, ça m'a appris à voir, à regarder les choses d'une façon précise, des objets, des personnes, des situations, des moments.

J.W. : Quelles œuvres préférez-vous ? Pourquoi ?

C.S. : Une de mes œuvres préférée est *Joseph*, car elle m'est très proche. Mais j'aime aussi bien les verres avec la goutte d'eau. Quand j'ai fait cette vidéo, elle m'a beaucoup touchée. Peut-être parce que je l'avais pensée depuis longtemps, je ne pensais pas qu'elle allait me toucher à ce point là.

J.W. : Quel est votre futur projet ? Quelle est la thématique qui vous préoccupe en ce moment ?

C.S. : Mon thème est plutôt consistant, mais je ne pense pas vraiment qu'il y ait un 'vrai' thème non plus. Pour le moment, je vais continuer à relire « *L'Histoire de l'Art* ». Mes œuvres se font souvent avec les expositions. Mais il y a aussi des travaux que j'aimerais repenser ou y changer certains éléments.

J.W. : Jusqu'à ce moment-là, parmi toutes vos expositions, laquelle est la plus représentative et la

plus expressive de votre idéal ?

C.S. : Je ne sais pas si c'est à moi de dire cela, je pense que ce sont plutôt les autres gens qui pourraient mieux juger. En plus, dans une exposition, c'est rare qu'il y ait un ensemble qui représente une démarche.

Quand j'y repense, il y a mon travail *after you* pour lequel j'ai alimenté un creux dans l'asphalte avec de l'eau devant la Mairie du 18e, pendant toute la durée de l'exposition. L'exposition elle-même (*This & There*, Fondation d'entreprise Ricard, 2012) était éparpillée dans le monde entier. Il y a aussi l'exposition *INDEX OF/* en 2010 avec le Pavillon dans la friche du Palais de Tokyo. J'ai présenté trois installations in situ, avec de la lumière et du son, elles parlaient de l'histoire du lieu.



AFTER YOU, EXHIBITION « THIS & THERE », FONDATION D'ENTREPRISE RICARD, PARIS 2012

Que Faire à Paris, *Trois Fois Rien* - Charlotte Seidel

http://quefaire.paris.fr/fiche/93009_trois_fois_rien_charlotte_seidel

4 Octobre 2014



Accueil / Expositions / Trois Fois Rien - Charlotte Seidel

EXPOSITIONS

EXPOSITIONS / INSTALLATION / PERFORMANCE /

Partager cet article : [f](#) [t](#) [e](#) [l](#)

TROIS FOIS RIEN - CHARLOTTE SEIDEL

Une installation et deux vidéos de Charlotte Seidel.

Sur une proposition d'Antonio Contador, dans le cadre de la série *Trois Fois Rien* et à l'occasion de la **Nuit Blanche** 4 octobre 2014, 20h - 1h



En trois moments, *Trois Fois Rien* invite à découvrir trois artistes dont les oeuvres font cohabiter un, deux voire trois médiums, comme autant de façons de montrer et de dissimuler.

Après une exposition du 24 nov. au 15 dec. 2012, une performance le 19 oct. 2013, la série *Trois Fois Rien* dévoile, pour ce troisième moment, une installation et deux vidéos de Charlotte Seidel.



« En entrant dans l'espace d'exposition : le noir. Opaque. Clos. Puis, une lueur qui devient point, faisceau, parcourant « au pas » l'une des salles, puis une autre, avant de repartir en sens inverse et de bifurquer un peu plus loin, ne se fixant guère (*somewhere in the crowd there's you*, installation, 2011). Un faisceau lumineux, comme une ombre quasi involontaire se joignant à celle du public plongé dans la même obscurité. Une ombre incandescente qui, en s'effaçant, résiste délicatement. Au même étage, deux verres se tiennent par le bec, s'effleurent, se disent que

le jeu n'en vaut peut-être pas la chandelle, se ravissent (*nothing ever happened*, vidéo, 2014). En bas, au rez-de-chaussée, face à l'entrée, dans la pénombre, de vrais-faux nuages flottent, glissent (*illusions sur cour*, vidéo, 2010). Même tension, même résistance tenue à l'effacement dans ces oeuvres de Charlotte Seidel (1981, Hambourg). » Antonio Contador

Antonio Contador (1971, Vitry-sur-Seine) vit et travaille à Paris. Doctorant en Esthétique à l'Université de Paris I/Sorbonne. Performer et artiste visuel, ses réalisations ont été vues et écoutées, entre autres, à Paris (Palais de Tokyo, Fondation Ricard, etc.), Bruxelles (Wiels), Porto (Musée Serralves) ou encore Rio (Museu da República).

Charlotte Seidel, née en 1981 à Hambourg, vit et travaille à Paris. Après des études à la Bauhaus-Universität Weimar, elle a participé aux résidences Le Pavillon, au Palais de Tokyo, et Embassy of Foreign Artists, à Genève. Son travail est présenté dans de nombreux lieux d'exposition, ainsi que dans des festivals de films, à Paris (not. Palais de Tokyo, Biennale de Belleville), Genève (not. Piano Nobile), Dallas (Dallas contemporary), Berlin (not. 48h Neukölln). En octobre 2014 elle prend part à l'exposition collective *Jeune Création au Centquatre* à Paris.

[★](#) Ajouter aux favoris

FONDATION CALOUSTE GULBENKIAN
39 BD DE LA TOUR MAUBOURG
75007 PARIS

C'est terminé!

Le samedi 4 octobre 2014

[M](#) [e](#) [t](#) [t](#)

Ligne 8: La Tour-Maubourg (228m)
Ligne 8, 13: Invalides (396m)

[e](#) [l](#)

1 avenue de la motte picquet - 75007 paris (262m)
13 rue surcouf - 75007 paris (289m)

[06](#) Gratuit

calouste@gulbenkian-paris.org

Fondation Calouste Gulbenkian
01 53 85 93 93
[SITE WEB](#)

[Signaler un abus](#)

Julie Portier, *Pendant ce temps, l'oeuvre a lieu*
Le Quotidien de l'Art, n° 130
16 Avril 2012

LE QUOTIDIEN THE ART DAILY NEWS DE L'ART

Votre abonnement annuel
pour

19 €/mois
pendant 12 mois



NUMÉRO 130 / LUNDI 16 AVRIL 2012 / WWW.LEQUOTIDIENDELART.COM / 2 EUROS

URS FISCHER CHAHUTE LE PALAZZO GRASSI

PAR ROXANA AZIMI ET PHILIPPE RÉGNIER

Jusqu'à présent, le Palazzo Grassi n'avait présenté que des expositions thématiques, parfois axées sur la collection de François Pinault. Pour la première fois, l'institution offre une partie de ses murs à un seul artiste, le Suisse Urs Fischer. Hasard du calendrier, l'artiste expose aussi jusqu'au 26 mai chez Gagosian à Paris. Sans chambouler l'espace du bâtiment vénitien, ce dernier a pris quelques libertés, en dégageant des perspectives. Mais on l'a connu plus hardi, défonçant le plafond de la Fondation Deste à Athènes pour révéler par exemple une sculpture toute en arborescence. Les bousculades



sont plus subtiles ici, jouant surtout sur l'ironie. Il taquine gentiment la collection, en installant à côté du chien rutilant et triomphant de Jeff Koons un cabot noir secouant la queue, montrant ostensiblement sa mécanique, là où l'artiste américain cherche à gommer tout secret de conception. Fischer dégonfle aussi la mythologie de l'artiste, en installant un atelier dont

Vue de l'installation, Urs Fischer, "Madame Fisscher", Palazzo Grassi, Venise, 2012. © Urs Fischer. Courtesy de l'artiste et du Palazzo Grassi, Venise. Photo : Stefan Altenburger.

il montre les déchets. Il ne masque aucune de ses nombreuses références, à Franz West ou aux corps fragmentés d'un Bruce Nauman revus et corrigés en rose malabar. Même irrévérence dans *SUITE DU TEXTE P. 2*

* p.4 LE PAVILLON FÊTE SES 10 ANS À LA FONDATION RICARD

* p.6 UN TOUR DES GALERIES PARISIENNES

* p.8 LA COLLECTION JOURDAN-BARRY EN VENTE À PARIS

PENDANT CE TEMPS, L'ŒUVRE A LIEU

PAR JULIE PORTIER

Invité par Ange Leccia et Christian Merlhiot pour fêter les dix ans du Pavillon (Laboratoire de création du Palais de Tokyo), où se sont succédé une centaine de résidents, l'artiste Claude Closky a esquissé le tour de force curatoriale qui effacerait la singularité des propositions sous le discours du commissaire star (soit l'effet « Soudain déjà » de Guillaume Desanges à l'Ensba). Cette stratégie s'opère dans un subtil, et non moins titanesque, déplacement du cadre de l'exposition, de son espace - vidé - à son temps - intensifié. Ainsi, du 16 avril au 21 mai, n'y aura-t-il (presque) rien à voir entre les murs de la Fondation d'entreprise Ricard, sur lesquels sont punaisées les photocopies de la maquette du futur catalogue de « Ça & là », avec en lieu des illustrations des œuvres, une

page vide. Pendant ce temps, tout se passe ailleurs : dans l'espace public (au jardin du Luxembourg où Matteo Rubbi invite à un jeu de plateau, *Alexander Lang*) ; ou privé (chez Émilie Renard qui convie à une discussion à propos de son travail de commissaire) ; dans d'autres lieux d'exposition (au musée d'art moderne de la Ville de Paris où *Danse. Matisse* de Haizea Barcenilla Garcia côtoie de près son sujet), ou moins familiers à l'art (au magasin Camif de Chauray (Deux-Sèvres), où Anne-Laure Maison installe au sol un dessin en vinyle, *Contact*) ; à Paris ou ailleurs (à Chiang Mai en Thaïlande, où Apichatpong Weerasethakul & Chaisiri Jiwangsan aménagent une bibliothèque d'histoires de fantômes dans une épicerie, *The books of Discipline*) ; dans une scène du prochain film de Michel Gondry (où des œuvres ont été accrochées par Samir Ramdani & Serge Stephan) ; sur un T-shirt (*Ombre* de Seulgi Lee), ou sur le net (où le film de Christelle Lheureux, *La maladie blanche*, diffusé de la tombée de la nuit au lever du jour, à n'importe quel endroit du globe).

Tout en dispensant le geste artistique d'adapter son format au cadre traditionnel de l'exposition, Claude Closky lui confie la responsabilité de son mode d'apparition. La consonance légère du titre, « Ça & là », ne saurait négliger l'importance accordée ici au rapport entre l'œuvre et son contexte, qui lui donne sa pertinence. Ce qui passe pour une tactique de repli du commissaire est en fait une manière efficace de requestionner « la place de l'art au sens figuré à partir de la place qu'il occupe au sens littéral ». Sur la vitrine du bar Le Reflet, rue Champollion à Paris, Isabelle Cornaro laisse la question en suspens de manière poétique avec un film adhésif transparent qui invite à regarder l'intérieur tout en reflétant l'extérieur (*Spray Painting*). Adriana Lara feint le



Isabelle Cornaro, *Spray Painting*, 2012, acrylique.
Le Reflet, 6, rue Champollion, 75005 Paris.

contre-argument en exposant à l'intérieur de la galerie Air de Paris une impression sur toile déclarant « les vrais artistes sont dans la rue ». Il y a « ça et là » la résurgence d'une humeur utopique, où résonne la formule de Filliou : « l'art est ce qui rend la vie plus intéressante que l'art ». Certains réactivent l'affichage sauvage (Émilie Pitoiset ou Adam Vackar), d'autres jouent l'infiltration tel Benoît Maire glissant des cartes postales dans des livres des bibliothèques parisiennes, quand Charlotte Seidel pousse la stratégie de la discrétion avec *After you*, maintien d'une flaque d'eau place Jules Joffrin. Plus monumentaux, mais aussi enchanteurs, sont les panneaux figurant un décor exotique dans la station de métro Concorde par Ariane Michel (*Tube Safari*)

Rue Boissy d'Anglas, où auront également lieu des performances (consulter le site ci-dessous), ce qui prend la forme d'une exposition de documents dans la pure tradition conceptuelle, est au contraire une archive en devenir, recentrant l'attention sur le présent investi. Devant la page où l'œuvre n'est pas encore apparue, le vertige devant l'impossibilité de « tout » voir est rattrapé par l'idée réjouissante qu'une multitude de gestes artistiques sont en train de se produire à ce moment même, contaminant le réel. ■

« ÇA & LÀ » jusqu'au 21 mai, Fondation d'entreprise Ricard, 12, rue Boissy d'Anglas, 75008 Paris, tél. 01 53 30 88 00,

www.fondation-entreprise-ricard.com et au-delà, catalogue à paraître,

<http://aaa.closky.online.fr/this&there>

Chasse au Trésor
magazine Slicker n° 3
Printemps 2012



CHASSE AU TRÉSOR

Pour fêter les dix ans du pavillon du Palais de Tokyo, laboratoire de création accueillant chaque année une dizaine d'artistes et un commissaire d'exposition, Ange Leccia et Christian Merlihot, ses directeurs, ont invité Claude Closky à produire une exposition. Il a fait lui-même appel à 74 artistes, essentiellement des anciens du Pavillon, pour disséminer l'art dans la ville, dans le pays et même dans le monde. Une chasse aux trésors est lancée à partir du 10 avril pour découvrir ces créations, parfois si subtiles qu'elles sont imperceptibles, avec comme point de ralliement la fondation Ricard, cœur de ce rhizome.

«*Ça & là (This & There)*»

Fondation d'entreprise Ricard,
12, rue Boissy d'Anglas, 75008 Paris
(jusqu'au 21 mai 2012).

www.fondation-entreprise-ricard.com

—
Charlotte Seidel, *After you*, 2012.
Maintien d'une flaque d'eau.

ACC Weimar, *Charlotte Seidel : Das Bauhaus in Montevideo BE A LATINAMERICAN ARTIST*
<http://old.acc-weimar.de/atelier/progs/prog2004/martin/vortrag.html>
15 Décembre 2005

[Start!](#)

[Inhalt!](#)

[Kontakt!](#)

Sie sind hier: [ACC Weimar](#) > [Internationales Atel ...](#) > [Internationale Ateli ...](#) > [2004](#) > [Martin Sastre](#) > [Charlotte Seidel: Da ...](#)

ACC

[10. Internationales
Atelierprogramm der ACC
Galerie und der Stadt Weimar
\(2004\)](#)
10th International Studio
Program of the ACC Galerie
and the City of Weimar (2004)

[Kristina Leko](#)
[Tea Mäkipää](#)
[Martin Sastre](#)

Kontakt - Contact:
studioprogram@acc-weimar.de

10. Internationales Atelierprogramm

Charlotte Seidel: Das Bauhaus in Montevideo BE A LATINAMERICAN ARTIST

Charlotte Seidel, Bauhaus-Universität Weimar. Ausstellung, Vortrag und Gespräch zum Ihrem Uruguay-Aufenthalt

3 Monate, 300 EUR Lebenskosten und ein Einblick in die Welt Uruguays. Die Ergebnisse sind Arbeiten im montevideoanischen Stadtraum, ein Video und viele Fotos. Charlotte Seidel, eine der drei Stipendiatinnen des Programms "Be A Latinamerican Artist" der Fundacion Martin Sastre, präsentiert ihre persönlichen Eindrücke.

Donnerstag, 15.12.2005, 19:30 Uhr, Ehemaliger Friseurladen am Rollplatz (an der Ecke links neben dem Hotel zur Sonne)
Eintritt: ???



Das Bauhaus in Montevideo: Die Stipendiatinnen der Martin Sastre Foundation Annemarie Thiede, Charlotte Seidel, Susi Pietsch.

Foto während ihres Aufenthaltes in Montevideo (privat)



weitere Infos: [Martin Sastre Foundation: BE A LATINAMERIKAN ARTIST \(Stipendium\)](#)

Sie sind hier: [ACC Weimar](#) > [Internationales Atel ...](#) > [Internationale Ateli ...](#) > [2004](#) > [Martin Sastre](#) > [Charlotte Seidel: Da ...](#)

[Start!](#)

[Inhalt!](#)

[Kontakt!](#)

letzte Änderung: 15.12.2005